Annales historiques de la Révolution française

344 | avril-juin 2006
La prise de parole publique des femmes

Catharine Macaulay et Mary Wollstonecraft. Deux femmes dans le débat sur la Révolution française en Angleterre

Marie-Odile Bernez

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/6293
DOI : 10.4000/ahrf.6293
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2006
Pagination : 161-178
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Marie-Odile Bernez, « Catharine Macaulay et Mary Wollstonecraft. Deux femmes dans le débat sur la Révolution française en Angleterre », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344 | avril-juin 2006, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/6293 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.6293

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Catharine Macaulay et Mary Wollstonecraft. Deux femmes dans le débat sur la Révolution française en Angleterre

Marie-Odile Bernez

1 Ce qui provoque le débat sur la Révolution française en Grande-Bretagne, c'est la parution en 1790 de l'ouvrage d'Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, qui suscite un très grand nombre de réponses écrites. On en a dénombré au moins quarante-cinq, dont celle de Tom Paine, *Rights of Man*, sera la plus célèbre. Burke, éminent membre du Parlement et orateur influent dans l'opposition a jusque là été généralement perçu comme un tenant des libertés, ayant par exemple soutenu l'indépendance américaine. Il voit pourtant dans la Révolution française la fin d'une époque, une menace pour l'avenir, et prédit le chaos et la dictature. Les réponses à ses *Réflexions* vont en sens inverse, le taxant d'un pessimisme excessif. D'ailleurs, en 1790, l'Angleterre peut encore espérer que la Révolution française conduira à la libération d'un peuple opprimé, à la limitation d'un pouvoir royal jusque là trop étendu et en fin de compte à plus de compréhension entre les peuples. Par la suite, bien évidemment, les développements de la Terreur vont conforter l'argumentation de Burke, et certains de ses détracteurs iront jusqu'à se renier, ainsi l'Écossais James Mackintosh, qui publia un long écrit approfondi pour réfuter Burke, *Vindiciae Gallicae* en 1792, mais finit par se rallier à ses thèses. Dans les premiers temps, cependant, l'enthousiasme est en faveur de la Révolution, et il est notable que deux femmes vont se sentir le droit de répondre à Burke. En effet, la toute première réponse à Burke, dès 1790, est l'œuvre de Mary Wollstonecraft, qui est alors une inconnue, n'ayant écrit que des petits traités d'éducation, et travaillant pour l'éditeur radical Joseph Johnson. Il est frappant qu'elle ait lancé le débat et se soit cru autorisée à intervenir contre un homme aussi célèbre que Burke. Une seconde réponse féminine paraît peu de temps après, celle de Catharine Macaulay, historienne et écrivain beaucoup plus célèbre. Son intervention est en ce sens moins remarquable, car elle est déjà un porte-parole de la pensée radicale. Ces

deux femmes s'engagent du côté de la Révolution, et s'attachent à réfuter les arguments de Burke, qui craint le chaos provoqué par la Révolution et critique la façon d'agir des révolutionnaires et de l'Assemblée en France.

2 Catharine Macaulay (1733-1791) est la première Anglaise à avoir été l'auteur d'un ouvrage historique majeur, une *History of England from the Accession of James I to the Elevation of the House of Hanover* qui parut en 8 volumes entre 1763 et 1771. Macaulay était engagée politiquement, et sa vision de la période qu'elle couvre dans son œuvre majeure (c'est-à-dire en gros le dix-septième siècle anglais et ses bouleversements politiques, de Jacques Ier, qui succède à Elizabeth en 1603, à l'arrivée de Georges Ier, de la dynastie des Hanovre en 1714) en est la preuve. Il s'agit d'une figure installée dans l'opposition réformatrice et radicale whig, défendant par exemple John Wilkes, député exclu du Parlement à diverses reprises, en raison de ses positions radicales sur la publicité à donner aux débats parlementaires et les limites à poser au pouvoir royal. En 1777, elle visite la France et y aurait rencontré Turgot et Brissot. Elle correspond avec Washington et soutient la cause de l'indépendance américaine, se rendant même en Amérique en 1785. Sa réponse à Burke, alors qu'elle est déjà très malade, est sa dernière contribution à la cause radicale avant son décès, et Burke en reconnut lui-même la valeur. Peu de temps auparavant, Macaulay avait publié son seul titre véritablement féministe, *Letters on Education*, que Wollstonecraft avait chaudement admiré. Elle constitue pour Wollstonecraft un modèle, ayant été reconnue comme une femme d'exception dès ses premiers écrits.

3 Mary Wollstonecraft (1759-1797) est beaucoup plus jeune. C'est une autodidacte issue de la petite bourgeoisie londonienne, qui, après divers emplois de gouvernante et d'éducatrice, rencontre en 1788 l'éditeur radical Joseph Johnson (1738-1809), qui compte alors dans son cercle des hommes aussi prestigieux que Joseph Priestley, Thomas Paine ou William Blake. Il l'engage dans son périodique *The Analytical Review*, qui publie des comptes rendus d'ouvrages, et lui demande aussi de traduire en anglais *De l'importance des idées religieuses* de Necker. Dans le même temps, elle publie des opuscules sur l'éducation, et un court roman en partie autobiographique. À la différence de Macaulay, elle semble peu formée au départ pour s'engager dans la discussion politique.

4 Ses ouvrages politiques inspirés de la Révolution française sont au nombre de trois. Le premier est la réponse à Edmund Burke, *Défense des droits des hommes* (1790) sur laquelle on reviendra. Le second, *Défense des droits de la femme* (1792) est son traité le plus célèbre. Il a pour idée centrale qu'hommes et femmes sont égaux par leur qualité d'êtres raisonnables, et que les différences de comportement entre les sexes sont uniquement dues aux artifices imposés par la société. L'analyse de l'oppression que fait Wollstonecraft n'épargne ni oppresseurs ni opprimées. Selon Wollstonecraft, tous sont pareillement dégradés par leur situation. On a souvent détaché cet ouvrage de son contexte révolutionnaire, mais il s'agit bien d'un pendant à la *Défense des droits des hommes*, inspiré également des *Rights of Man* de Paine. Cet ouvrage est dédié à Talleyrand, parce qu'à l'époque Wollstonecraft pensait que celui-ci aurait une certaine influence sur le développement de l'instruction des femmes en France.

5 Wollstonecraft s'installe ensuite en France où elle vit de fin 1792 à début 1795, et elle y rédige un troisième ouvrage inspiré de la Révolution, *Vision historique et morale de l'origine et des progrès de la Révolution et des effets qu'elle a eus en Europe*. C'est sans nul doute la moins personnelle de ses œuvres. Elle s'y inspire largement des journaux de

Mirabeau. Son but est de faire œuvre d'historien, en relatant les débuts de la Révolution en détail jusqu'aux journées d'octobre 1789. Par là, elle se veut la disciple de l'historienne Catharine Macaulay et cherche à imiter son œuvre majeure sur l'Angleterre du dix-septième siècle. Wollstonecraft voit dans la Révolution l'affrontement de groupes antagonistes, la cour, l'Assemblée, le peuple, menés par des hommes formés sous un régime corrompu et donc incapables de mettre en place un nouvel ordre des choses. Elle y justifie la violence révolutionnaire comme étant la conséquence de la violence de la répression d'Ancien Régime. L'ouvrage eut peu de succès en Angleterre, car les espoirs des radicaux s'étaient en grande partie évaporés face à la Terreur, la guerre et la répression menée par le gouvernement de Pitt.

6 À son arrivée à Paris à la mi-décembre 1792, Mary Wollstonecraft fréquente surtout les sympathisants étrangers de la Révolution installés dans la capitale. Elle avait déjà rencontré certains d'entre eux chez son éditeur, dont l'Écossais Thomas Christie, Thomas Paine, qui est bien sûr le représentant le plus en vue de cette communauté cosmopolite, et John Stone (1763-1818), qui fait le lien entre les milieux Girondins et les cercles radicaux anglais. Les amis dont elle se sent le plus proche sont un couple d'Américains, Joel et Ruth Barlow. Par leur intermédiaire, elle rencontre Helen Maria Williams (1762-1827), auteur de *Letters from France*, avec qui elle restera en rapport pendant tout son séjour. Il ne paraît pas certain qu'elle ait bien connu les principaux acteurs de la Révolution. Des rencontres avec Condorcet ou madame Roland sont objets de conjectures. Elle rencontre Babeuf et Rouget de Lisle, Lanthenas qui traduit Paine en français. Elle rencontre aussi Jacques-Pierre Brissot, sans doute par l'intermédiaire de son amant, Gilbert Imlay, avec qui elle se lie peu après son arrivée à Paris[1].

7 Sa vie privée prend alors le pas sur sa vie publique – qui reste en sourdine. Elle accouche d'une petite fille au Havre en 1794, et finit par retourner en Angleterre en 1795. Après un séjour en Scandinavie durant l'été 1795, Mary Wollstonecraft fréquente l'écrivain et philosophe William Godwin qu'elle épouse peu de temps avant d'accoucher de leur fille, qui deviendra l'épouse de Shelley et l'auteur de *Frankenstein*. Elle meurt peu après l'accouchement.

8 Wollstonecraft espérait rencontrer Macaulay, qui décéda malheureusement trop tôt pour que cela se réalise. En décembre1790, elle envoya un exemplaire de sa réponse à Burke à Catharine Macaulay, en soulignant que bien qu'inconnue, elle se permettait de lui envoyer son ouvrage, car, écrivit-elle, « vous êtes le seul écrivain femme dont les opinions coïncident avec les miennes à propos du rang auquel notre sexe doit s'efforcer de parvenir dans le monde. Je respecte Mrs Macaulay Graham[2] parce qu'elle aspire à des lauriers, alors que la plupart des femmes ne recherchent que des fleurs. » Macaulay répondit qu'elle était enchantée d'avoir reçu le pamphlet de Wollstonecraft : « et je suis encore plus heureuse que cet ouvrage dont j'ai si fort admiré les sentiments et les émotions ait été écrit par une femme, confirmant ainsi en votre personne mon opinion des talents et des pouvoirs du sexe. »[3]

9 On voit dans cet échange de lettres que ces deux femmes se sentent à part en tant qu'écrivains politiques, ayant fait le choix d'aborder des questions jusqu'ici dévolues aux hommes, et qu'elles placent leurs interventions pour défendre la Révolution française sous la bannière d'un certain type de féminisme, dans l'affirmation de l'égale capacité des femmes à s'attaquer à des sujets politiques. Il faut souligner que la réponse de Wollstonecraft à Burke eut deux éditions, et que la première parut anonymement. C'est seulement lors de la deuxième édition qu'elle mit en avant son nom, preuve de la

difficulté pour les femmes à prendre part au discours public politique à l'époque en Angleterre.

10 Pour ce qui est de leur contribution à la défense de la Révolution, il faut souligner que les deux femmes abordent le sujet sous le même angle, c'est-à-dire qu'elles y voient la libération de l'asservissement par un peuple longtemps opprimé. Leur engagement est déterminé par une perspective réformatrice typiquement britannique, c'est-à-dire liée aux demandes des dissidents religieux, dont elles sont très proches, ces exclus de la vie publique pour cause de refus d'adhérer à l'anglicanisme. Wollstonecraft est désireuse de défendre son ami le Dr Price, pasteur dissident, dont le sermon en faveur de la Révolution avait été à l'origine de l'essai de Burke. Macaulay veut fournir contre Burke des arguments tirés de l'histoire d'Angleterre, et défendre les revendications des dissidents. Elle se place ainsi dans la perspective d'une interprétation de l'histoire d'Angleterre comme une lutte entre un parti royaliste attaché à un anglicanisme conservateur, qui fut même sur le point de retourner au catholicisme avec Jacques II, et un parti attaché au Parlement, au culte protestant, représenté généralement par l'opposition whig, voire la dissidence religieuse. Cette lutte qui permet de comprendre les tensions et guerres du dix-septième siècle, vit la victoire des partisans du Parlement contre le roi, mais se poursuivit jusqu'à ce que les dissidents, pied à pied, obtiennent de plus en plus de droits. Cette vision whig d'une libération progressive du joug des tyrans donne ainsi à l'histoire un sens : celui d'une conquête progressive par les hommes de leurs droits fondamentaux. Macaulay, comme Wollstonecraft, contrent les arguments de Burke en défendant, par des exemples tirés de l'histoire d'Angleterre, le droit des peuples à déposer et à choisir leur monarque, dans la lignée de la pensée de Locke, dont les *Two Treatises of Government* (1690) sont à l'arrière-plan de leurs écrits.

11 Ainsi, toutes deux jugent donc d'abord ce qui se passe en France à la lumière de l'histoire de leur pays. Elles examinent la Révolution française à l'aune de la Glorieuse Révolution de 1688, et perçoivent les premières décisions de l'Assemblée nationale comme des efforts de démocratisation qui vont dans le même sens que ce que réclament les réformateurs en Angleterre à l'époque. Ceci explique que Macaulay et Wollstonecraft admirent la fin des privilèges, la vente des biens du clergé (étant entendu que tout au long du dix-huitième siècle la France est perçue en Angleterre comme un pays écrasé par le fardeau de l'Église catholique), la réforme des lois, la création des départements et du système électoral, qui se rapproche d'un système égalitaire, même si de nombreux habitants en sont encore exclus, et le principe de la responsabilité ministérielle. Ce sont en fait partiellement des demandes qui pourraient s'appliquer à leur pays, toutes proportions gardées. Cela explique aussi qu'elles soutiennent le désir de l'Assemblée nationale de créer une constitution nouvelle sur des principes de simplicité, plutôt que d'imiter la constitution anglaise comme le préconise Burke. En ce sens, la réponse de Macaulay à Burke et les essais de Wollstonecraft sur la Révolution adoptent un point de vue extérieur aux événements de France : les ouvrages contiennent de multiples références à la Grande-Bretagne et à l'Europe en général. En tant qu'observatrices étrangères, elles veulent essayer de mettre en avant des aspects auxquels les Français, trop centrés sur eux-mêmes, n'ont peut-être pas pensé. De longs développements sont ainsi consacrés aux défauts de la constitution britannique (que Burke par contraste trouvait parfaite), notamment la corruption des élections, les lois iniques sur la chasse ou la pratique de la presse dans la Marine. Cette perspective, issue de la religion dissidente, explique également les références religieuses. Macaulay cite par exemple la Bible pour justifier son souhait d'une égalité entre les hommes,

l'Apocalypse annonçant selon elle une période d'égalité entre tous. Quant à Wollstonecraft, sa pensée religieuse, proche du déisme, est également visible dans ses ouvrages.

12 Ce qui frappe dans la réponse de Wollstonecraft, par rapport à celle de Macaulay, c'est la virulence des attaques personnelles. En vérité, Wollstonecraft désire défendre son ami le pasteur dissident Price, attaqué par Burke, et c'est peut-être pour cela qu'elle se sent le droit d'attaquer Burke, sur un ton polémique, à la limite de la diffamation. Ainsi elle accuse Burke de corruption :

> « Demandez-vous aussi dans quelle mesure il est en accord avec les notions ordinaires d'honnêteté et avec le fondement de la morale – c'est-à-dire la vérité – qu'un homme se flatte de sa vertu et de son indépendance alors qu'au même instant il jouit du salaire de la duplicité ?[4] »

13 Elle prétend qu'il est un catholique déguisé, puisqu'il se permet de remettre en cause les réformes du clergé en France. Elle l'accuse aussi de gloriole personnelle, disant même qu'il aurait défendu la Révolution si la majorité des gens l'avaient attaquée, juste pour se faire remarquer en quelque sorte :

> « J'ai fréquemment pensé, jusqu'à en être presque convaincue, que, si les Anglais avaient, dans leur majorité, désapprouvé la Révolution française, vous leur auriez tenu tête, et vous seriez fait le champion de la liberté.[5] »

14 En somme, Burke est le prototype du parlementaire corrompu : c'est un opportuniste, un hypocrite qui n'agit pas par principes, mais au gré de ce qui pourrait l'avantager.

15 Si Macaulay n'est pas aussi violente, elle rejoint Wollstonecraft dans l'analyse du fond des arguments de Burke, c'est-à-dire que les deux femmes s'accordent pour se présenter face à lui, tenant de la tradition, en cham-pionnes de la raison et du progrès. Pour elles, les conventions ou traditions existantes sont défendues par Burke non parce qu'elles sont les meilleures, comme il le prétend, mais parce qu'il fait partie de la minorité qui en profite et qu'il craint donc une contagion venue de France, un soulèvement de la masse des opprimés, qui se justifierait aussi en Angleterre. Ainsi Catharine Macaulay reprend les arguments de Burke et les démonte, concluant :

> « Si M. Burke, en exposant ses arguments, avait pu s'abaisser des hauteurs de son imagination poétique aux difficultés que présente un raisonnement minutieux, il se serait aperçu de son erreur [...] car une fois que l'on s'entend sur le fait que personne n'a le privilège de décider des lois pour le reste de la communauté, on ne peut trouver d'autre principe irréfutable que celui des droits naturels et inaliénables de l'homme. Car si l'on dit que les gouvernements légitimes dérivent leur autorité des conventions, on se demandera, de qui dérivent ces conventions ? Si l'on admet qu'elles tirent leur autorité du consentement du peuple, comment se fait-il, dira-t-on, que le peuple ait eu ce pouvoir à une époque de la société, et pas à une autre ? Si l'on dit que c'est la nécessité qui a redonné à l'homme en société tous ces droits naturels, alors on se demandera, qui doit être juge de cette nécessité ? Sans nul doute le peuple.[6] »

16 Ainsi, les deux femmes remettent en cause l'autorité des traditions, au bénéfice de l'exercice de la raison. Pour elles, les conventions sociales défendues par Burke justifient l'exploitation d'une partie de l'humanité par une autre. Chez Wollstonecraft, l'argument n'en reste pas au niveau du politique, à la question du consentement de l'homme à se placer sous une forme de gouvernement. Les traditions justifient tous les scandales. Ainsi, Wollstonecraft prend l'exemple de la traite des esclaves :

> « Si l'on admet que son respect servile pour l'Antiquité, et les précautions qu'il prend pour préserver les intérêts particuliers, sont, comme il le dit, des arguments

> valables, il ne faudrait jamais abolir le commerce des esclaves ; et parce que nos ancêtres, dans leur ignorance de la dignité native de l'homme, ont légitimé un trafic qui constitue un outrage à la raison et à la religion, il faudrait nous plier à cette coutume inhumaine ?[7] »

17 Elle développe le même argument à propos de l'existence des castes en Inde :

> « Les brahmanes ne manqueraient pas de trouver des raisons ingénieuses pour justifier ce préjugé dégradant [l'existence de castes], mais vénérable ; et ils n'oublieraient pas, croyez m'en, de faire remarquer que le temps, en joignant à une loi inique maintes coutumes utiles, l'a rendue pour l'heure fort commode, et par conséquent légitime. On pourrait justifier presque tous les vices qui dégradent notre nature en démontrant qu'ils ont produit quelque avantage dans la société : car il est aussi difficile de démontrer un mal absolu qu'un bien sans mélange dans ce monde imparfait. Que deviendrait la moralité, si elle n'avait d'autre fondement que la tradition ?[8] »

18 Wollstonecraft termine son ouvrage sur l'exploitation des pauvres par les riches, et les faux secours promis par Burke à ceux-ci dans l'au-delà. Elle cite Burke, ajoutant ses propres italiques :

> « Il ne faut pas que les principes d'une subordination naturelle, si profondément ancrés dans la masse de la population, soient artificiellement détruits. Cette masse doit respecter la propriété à laquelle elle ne peut accéder. *Elle doit travailler pour obtenir ce qui peut s'acquérir par le travail ; et si elle estime, comme c'est généralement le cas, que les fruits de son labeur ne sont pas à la mesure de son effort, il faut lui apprendre à trouver sa consolation dans la perspective d'une justice éternelle qui saura reconnaître les siens* [...]. Voici sous la forme hypocrite de l'humilité et de la soumission à la volonté divine, des sophismes durs et méprisables – Il est possible, monsieur, de rendre les pauvres plus heureux ici-bas, sans les priver de la consolation que vous leur concédez généreusement dans un monde futur.[9] »

19 L'exploitation est aussi celle des femmes par les hommes, et on comprend dès lors la nécessité ressentie par Wollstonecraft d'ajouter à sa *Défense des droits des hommes* une *défense des droits de la femme*. Elle y examine l'état d'oppression de la femme, qui fait d'elle un être dépourvu de vertu, car seuls les êtres indépendants et libres peuvent être vertueux. Le lien qu'elle fait entre un mari brutal et un esclavagiste dans son dernier roman *Maria* va aussi dans le même sens.

20 Ce rapport qui est fait entre les différents types d'oppression est particulièrement intéressant, parce qu'il est associé chez les deux femmes à des efforts pour se dégager d'un certain sentimentalisme passéiste défendu par Burke. Par sa nostalgie du passé, et particulièrement du passé de la chevalerie, Burke est associé au mouvement du sentimentalisme littéraire qui submerge alors l'Angleterre, et ses adversaires, par contraste, se rangent sous la bannière de la raison. C'est ainsi que Wollstonecraft décrit Burke dans sa réponse :

> « Tous vos beaux emportements proviennent d'une sensibilité exacerbée [...] vous entretenez vos émotions jusqu'à ce que leurs fumées vous montent au cerveau et dissipent les sobres suggestions de la raison. Il n'est donc pas surprenant que là où vous devriez raisonner, vous vous emportiez, et que la réflexion enflamme votre imagination au lieu d'éclairer votre entendement[10]. »

21 De la même manière, Macaulay remet sans cesse en cause le talent oratoire de Burke, son éloquence, qui brouille ses arguments, aussi bien pour lui que pour ses lecteurs. Pour elle, il y a clairement une rupture entre une période de barbarie qui est idéalisée et perçue par Burke de façon sentimentale et la période moderne, où la raison progresse, et où l'homme doit agir non par instinct mais par réflexion. On se trouve

ainsi face à deux discours extrêmement contrastés : d'une part, chez Burke, les traditions, la hiérarchie de la société, le passé idéalisé, de l'autre, chez Macaulay et Wollstonecraft, l'idée d'une perfectibilité humaine, la croyance au progrès, l'égalité de tous. C'est particulièrement vrai pour ce qui est du discours sur Marie-Antoinette. Le point de vue de Burke sur Marie-Antoinette est qu'elle est une princesse d'une immense beauté, qui ne mérite pas le sort qu'elle subit (elle n'a pas encore à l'époque où il écrit été emprisonnée ni guillotinée, mais elle a subi les outrages d'octobre 89) :

> « Il y a maintenant seize ou dix-sept ans que je n'ai vu la reine de France. C'était à Versailles, elle était encore la Dauphine, et certes jamais il n'y eut plus délicieuse vision sur cette terre qu'elle semblait à peine toucher. Elle ne faisait alors que paraître sur l'horizon, pour orner et égayer la sphère élevée où elle commençait de se mouvoir – scintillante comme l'étoile du matin, brillante de vie, de splendeur et de joie. Ah ! Quel bouleversement ! Quel cœur me faudrait-il pour rester insensible à tant de grandeur suivi d'une telle chute ! Que j'étais loin d'imaginer, lorsque plus tard je la voyais mériter la vénération et non plus seulement l'hommage d'un amour distant et respectueux, qu'elle en serait réduite un jour à cacher dans son sein l'arme qui la préserverait du déshonneur ; je ne pouvais croire que je verrais de mon vivant tant de désastres s'abattre sur cette princesse, au milieu d'un peuple composé d'hommes d'honneur et de chevaliers ! J'aurais cru que dix mille épées bondiraient hors de leurs fourreaux pour la venger ne fût-ce que d'un regard qui aurait pu l'insulter. – Mais l'âge de la chevalerie est passé[11]. »

22 Et Burke de décrire avec effroi les outrages infligés à la famille royale le 6 octobre 1789 :

> « Leurs têtes [celles de gardes assassinés par la populace] plantées sur des piques ouvraient la marche du cortège, tandis que les captifs royaux suivaient lentement parmi les hurlements, les cris, les danses frénétiques, les immondes outrages et les abominations indicibles des furies de l'enfer, incarnées dans les plus viles des femmes[12]. »

23 Pour Macaulay, la vision de Burke est totalement biaisée par une nostalgie hors de propos :

> « Mais M. Burke arrive maintenant à une scène destinée à mettre en branle toutes les ressources de son imagination, et dont il brosse donc un tableau *le plus animé possible*. Il ne s'agit de rien d'autres que du 6 octobre 1789, lorsque le roi et la reine furent ramenés en triomphe à Paris. J'ai beaucoup d'estime pour le roi de France, qui montra une force de caractère qui lui permit de subir avec une dignité virile tous ses outrages personnels ; mais il faut reconnaître qu'il s'attira lui-même les ennuis qu'il subit par une conduite, qui, au minimum, était totalement imprudente[13]. »

24 Wollstonecraft va dans le même sens dans sa réponse à Burke, défendant par ailleurs les femmes d'octobre 89 :

> « Vous voulez sans doute dire des femmes qui gagnent leur vie en vendant des légumes ou du poisson, et qui n'ont jamais bénéficié des avantages de l'éducation ; car alors leurs vices auraient perdu une partie de leur laideur, en se raffinant[14]. »
> La fin de cet extrait fait référence aux propos nostalgiques de Burke sur l'aristocratie, dont les vices, selon lui, en se raffinant, perdent de leur laideur. Si ces deux femmes sont tellement frappées par la description de Burke, c'est que pour elles Marie-Antoinette représente un archétype de féminité qu'elles refusent : la femme de l'aristocratie bien évidemment faisant partie d'une classe qui opprime les humbles, mais qui se complaît également dans son statut d'oisiveté, et se fait donc la complice de l'homme dans l'oppression de son sexe. On la met sur un piédestal justement pour lui refuser les droits qu'elle mérite en étant l'égale de l'homme, comme l'expliquera plus tard Wollstonecraft dans sa *Défense des droits de la femme*, qui frappe surtout par sa sévérité envers les femmes. On le voit déjà dans l'extrait

ci-dessous, où elle commente certaines citations de Burke. Elle y demande une autre éducation pour les femmes, pour en faire des citoyennes responsables :
« *Dans le nouvel ordre des choses, un roi n'est qu'un homme comme un autre et une reine une simple femme ; quant à la femme, ce n'est qu'un animal, et encore pas de l'ordre le plus évolué*[15]. Cela est vrai, monsieur, si cette femme n'accorde pas plus d'attention aux devoirs de l'humanité que ne le font en général les reines et les grandes dames. Je vous concéderai également l'opinion que vous avez si justement conçue de l'esprit qui commence à animer notre époque – *les hommages rendus aux personnes du sexe en tant que tels et sans distinction d'objet, vont être considérés comme romanesques et extravagants*[16]. Absolument, parce que ces hommages pervertissent les femmes, les empêchent d'acquérir de solides qualités personnelles, et, en bref, en font des poupées vaniteuses et irréfléchies, au lieu de mères avisées et d'utiles membres de la société[17]. »

25 Plus profondément même, Wollstonecraft attaque le concept de comportement inné défendu par Burke. Selon elle, ne sont innés que les appétits et les instincts, la raison, par contraste, même si elle est donnée au départ, se distingue par sa capacité de se perfectionner, ce que ne voit guère Burke :

« Au nom du peuple d'Angleterre, vous écrivez que " nous savons bien qu'en morale, nous ne pouvons nous prévaloir d'aucune découverte ; mais c'est que nous pensons qu'en la matière, il n'y a pas de découvertes à faire, et fort peu quant aux grands principes de gouvernement et aux idées de liberté, qu'on comprenait tout aussi bien longtemps avant que nous fussions au monde qu'on les comprendra lorsque la terre se sera refermée sur notre présomption [...] nous chérissons et cultivons ces sentiments innés qui sont les fidèles gardiens et les conseillers actifs de notre devoir [...]"[18] Que voulez-vous dire en parlant de sentiments innés ? D'où sortent-ils ? Où sont-ils nés ? [...] Si nos dispositions passives n'ont pas à être transformés en affections et en passions vertueuses, pourquoi donc les premières tribus sauvages de Tartares n'étaient-elles pas animées de sentiments aussi immaculés et élégants que les premières neiges ? [...] Les appétits sont les seules forces parfaitement innées que je distingue ; comme les instincts, ils ont un but déterminé, et on peut les satisfaire – mais la raison perfectible n'a pas encore découvert jusqu'où elle peut progresser – Dieu merci ![19] »

26 On peut aller plus loin dans l'analyse. Le discours politique de Wollstonecraft va reprendre une distinction importante faite par Burke lui-même dans un ouvrage d'esthétique écrit de nombreuses années auparavant, son *Enquête philosophique sur l'origine de nos idées du beau et du sublime* (1756). Burke y catégorisait deux types d'expérience esthétique : le sentiment du sublime, associé à la majesté, la grandeur, la force, et le sentiment du beau, associé au délicat, à la faiblesse, la petitesse. Le sublime était caractéristique du masculin, le beau était caractéristique du féminin. Dans l'extrait qui suit, on voit la critique du sentimentalisme artificiel, présent chez les femmes d'esclavagistes, tout comme il est présent chez Burke, et la critique de l'oppression des femmes, qui en fait des êtres débauchés, parce que leur éducation n'a pas exercé leur raison, mais uniquement leurs affections et émotions, d'où leur sadisme et leurs larmes artificielles :

« Où est la dignité, l'infaillibilité de la sensibilité, chez ces belles dames qui, selon la rumeur, inventent pour leurs esclaves noirs des tortures inouïes, et que ceux-ci maudissent dans tous les tourments de la souffrance physique ? Il est probable qu'après le spectacle d'une flagellation, certaines d'entre elles apaisent leur esprit troublé et exercent leurs tendres sentiments par la lecture du dernier roman importé – dans quelle mesure leurs larmes sont naturelles, je vous en laisse juge. Mais ces dames ont peut-être lu votre enquête concernant l'origine de nos idées sur

> le beau et le sublime et, séduites par vos arguments, elles s'efforcent de plaire en feignant la faiblesse[20]. »

27 On voit que se met en place dans le discours une classification qui fait tomber Burke, selon les catégories que lui-même avait proposées, dans des défauts typiquement féminins, ceux de l'imagination et du sentimentalisme, qui l'opposent bien évidemment aux révolutionnaires et à ceux qui les défendent. Elles-mêmes, Macaulay et Wollstonecraft, se retrouvent donc, *ipso facto*, dans la catégorie du viril et du masculin, c'est-à-dire du raisonnable et du dépassionné. Ainsi, pour Macaulay, les nécessités de l'histoire font qu'on ne peut s'arrêter à des tourments individuels :

> « Dans les mortifications personnelles subies par la Reine de France, M. Burke trouve ample raison de se lamenter que l'âge de la chevalerie n'est plus ; car, si le même esprit existait aujourd'hui que dans les époques passées " 10.000 épées auraient bondi de leurs fourreaux, pour venger *ne serait-ce qu'un regard* qui aurait pu menacer de l'insulter". Les vives couleurs utilisées par M. Burke pour dépeindre la détresse royale lors de ces événements ne manqueront pas, j'en suis sûre, de captiver l'imagination de la plupart de ses lecteurs, à un degré comparable aux effets produits sur son auteur par les *charmes* de la Reine de France. Mais les illusions de l'imagination sont destinées à s'évanouir chez les hommes à l'esprit plus *calme*, quand leur regard se fixe sur quelque grand objet d'utilité publique, aux dépens même de la beauté et de la dignité, et de tous ces attributs extérieurs, destinés plutôt à *asservir* nos affections qu'à guider notre jugement.
> Ramener le roi et la reine à Paris, et ainsi, en empêchant leur fuite, prévenir de nouveaux troubles dans le royaume était certainement une mesure de la plus haute nécessité, et devait donc être approuvée par les vrais amis de la Révolution, même s'il s'y mêla du tumulte et des désordres.
> L'âge durant lequel l'esprit de chevalerie régnait en maître, aurait sans aucun doute été une période inappropriée pour y tenter une régénération des constitutions sur un principe populaire ; j'ai toujours considéré les nécessités qui ont donné naissance aux ordres de chevalerie comme marques de la *disgrâce* des époques auxquelles ils ont été formés. Ils furent en effet un remède adéquat aux maux engendrés par la *férocité*, l'*esclavage*, la barbarie, et l'*ignorance* ; mais aujourd'hui que les causes qui les rendaient utiles ne sont plus, nous devrions plutôt songer à *délivrer* la société de tous les maux associés à ces *fausses* notions d'honneur qu'ils ont produits, que s'efforcer de remettre leur esprit à l'ordre du jour[21]. »

28 Pour Wollstonecraft aussi, la Révolution est un événement viril et sublime, moment où les esclaves rejettent leurs chaînes, et le prototype de ce soulèvement sublime, c'est, selon elle, la prise de la Bastille, là où peuple et Assemblée nationale coïncident.

29 En adoptant cette division sublime/beau, qui correspond à un contraste entre viril et féminin, les deux femmes féminisent leur adversaire et se virilisent elles-mêmes. En fait, elles se retrouvent en un sens victimes de l'idéal du citoyen républicain courant à l'époque, qui est présenté bien évidemment comme un homme – la femme qui dépend économiquement de lui n'ayant pas voix au chapitre. Cet aspect est pris en compte par Wollstonecraft qui réclame inlassablement, dans tous ses écrits privés ou publics, l'indépendance financière de la femme : car ne peut être vertueux que celui qui est indépendant des pressions possibles.

30 Pour réconcilier l'idéal républicain, viril, du héros patriote, du soldat, du membre des assemblées, avec le fait d'être une femme, certains ou certaines ont pu prôner le modèle de la mère patriote républicaine, qui éduque ses enfants à cette vertu sévère réclamée par la république, et se réjouit s'ils meurent pour leur patrie. Cet idéal des femmes spartiates est parfois défendu par les révolutionnaires français, et quand Wollstonecraft accouche au Havre de sa fille en 1794, elle rapporte avec un mélange de

fierté et de distance que la sage-femme lui a dit « que je devrais faire des enfants pour la République, puisque cela me venait si facilement »[22].

31 Mais en réalité, Macaulay et Wollstonecraft ont une perspective plus large, plus ouverte, plus cosmopolite : la famille, la patrie sont des catégories trop étroites pour ces femmes qui voient dans les hommes une fraternité universelle, due à l'existence chez tous les êtres humains, quels qu'ils soient, de la raison.

32 Pourtant, dans le même temps, le fait est que leur attaque de Burke ne peut se débarrasser de l'idée dominante selon laquelle le masculin est supérieur au féminin. Ceci tend à expliquer qu'elles ont du mal à s'insérer dans un discours public autrement qu'en féminisant leur adversaire (pour le rabaisser) et en se virilisant elles-mêmes (pour s'élever à leurs propres yeux et à ceux à qui elles s'adressent).

33 L'imagerie sexuelle d'ailleurs envahit tout le discours de Wollstonecraft sur la Révolution et sur la France en général. Sont féminisés la cour émasculée par la reine, les membres de l'Assemblée nationale qui se laissent emporter par leur imagination lors de la nuit du 4 Août, et la France tout entière, comme le prouvent les extraits suivants :

> « La personne du roi, en elle-même fort répugnante, était rendue encore plus repoussante par sa gloutonnerie et son mépris absolu de la pudeur et même de la décence dans ses appartements ; et lors de ses accès de jalousie, il traitait la reine, pour laquelle il avait conçu une espèce de passion dévorante, avec une grande brutalité, jusqu'au jour où elle parvint, à force de finesse, à le subjuguer. Comment s'étonner dès lors que cette femme fort désirable, au tempérament ardent, reculât avec horreur devant son étreinte, ou que son esprit vide se consacrât uniquement à varier les plaisirs d'une cour que, telle Circé, elle avait émasculée ?[23]
>
> Ces soudaines transitions d'un extrême à l'autre, qui ne laissaient aucune certitude intacte pour confirmer ou infirmer une méfiance grandissante, ne pouvaient s'exprimer nulle part aussi clairement qu'à Paris, parce que dans cette ville, tant de causes ont contribué à émasculer la raison que l'on pourrait dire que la France est une nation de femmes ; affaiblie probablement par les mêmes combinaisons de circonstances qui rendent ces dernières insignifiantes. Plus ingénieux que profonds dans leurs recherches ; plus tendres que passionnés dans leurs affections ; prompts à l'action, et pourtant vite lassés, les Français semblent travailler uniquement pour échapper au travail, et ne se donnent la peine de réfléchir qu'aux moyens d'éviter la réflexion. Animés, mais indolents, leurs demeures et leur mobilier témoignent de leur goût pour l'aisance et la volupté[24].
>
> Ainsi, on peut dire des Français, comme de la plupart des femmes, qu'ils n'ont pas de caractère distinct de celui de leur nation [...]. Pouvait-on s'attendre à autre chose, quand leur ambition se limitait en grande partie à danser avec grâce, à faire leur entrée avec aisance, à sourire, et à complimenter ceux-là même qu'ils avaient l'intention de brocarder dans la prochaine réunion mondaine ? Certes, leur adresse à l'escrime se justifiait chez un peuple que de fausses notions d'honneur contraignaient à venger l'ombre d'un affront dans une goutte de sang[25]. »

34 On peut en conclure que pour Wollstonecraft l'oppression a pour principale caractéristique de transformer l'opprimé en femme. Autant dire que c'est l'oppression des femmes par les hommes qui est le paradigme de toute oppression. Wollstonecraft ne le dit pas exactement en ces termes, mais le fait qu'elle féminise toute personne opprimée, avec une certaine rage d'ailleurs, montre qu'elle est proche d'exprimer cette idée. Ainsi, la France avant la Révolution était un pays féminisé, et donc infériorisé, parce que c'était un pays où dominait une tyrannie et non une saine égalité. En effet, toute éducation, dans un pays tyrannique, va tendre à insister sur la sensibilité, la vanité, l'art de plaire au pouvoir, et ce modèle se retrouve à l'échelle individuelle entre

femmes et hommes. Tous les rapports humains sont du coup biaisés, les êtres sont rendus artificiels. En ce sens, Marie-Antoinette est le summum : elle cumule les défauts de la classe dirigeante et ceux de la femme corrompue par un système d'éducation fondé sur l'artificialité, qui a fait d'elle un être dépravé, une femme hypersensible et manipulatrice.

35 Les adversaires de Wollstonecraft sont toujours féminisés : après Burke, ce sera le cas de Rousseau dans la *Défense des droits de la femme*. Rousseau selon Wollstonecraft s'est lui aussi laissé emporter par son imagination et ses passions. Ce n'est pas simplement une stratégie pour rabaisser l'ennemi, cela fait partie d'une théorie visant à défendre la raison comme asexuée – le problème étant qu'on ne sait plus vraiment si asexué n'est pas synonyme de masculin chez Wollstonecraft. Ceux qui se servent de leur raison sont prioritairement et en majorité des hommes – et quelques femmes exceptionnelles... La raison, Wollstonecraft la définit comme étant la capacité de se perfectionner, capacité que n'utilisent pas les femmes, ou les Français, ou ses adversaires, parce que leur éducation est faussée et que la société vit dans un état d'inégalité.

36 Pour aller plus loin, on peut même dire que le Français est une femme au sens où il est un enfant – les femmes en effet, n'ayant pas reçu le bénéfice d'une éducation qui développe leur intellect, se conduisent comme des enfants. Leur immaturité, leur incapacité à s'assumer elles-mêmes n'est pas due bien sûr à leur anatomie, mais à leur éducation. À de nombreuses reprises, Mary Wollstonecraft décrit les révolutionnaires comme des gamins inattentifs, gonflés de leur propre importance, incapables de s'élever au-delà de leur gloriole personnelle, en bref, peu raisonnables. Ce qui est attribué bien sûr à leur éducation sous un régime corrompu et inégalitaire. Mesquins, superficiels, sont des mots qui reviennent sous la plume de Wollstonecraft pour décrire les membres de l'Assemblée nationale, et expliquer les erreurs des chefs révolutionnaires. Il en va de même, comme le dit Wollstonecraft des dissidents religieux, qui, pour les mêmes raisons, se conduisent de façon ridicule. Et les femmes sont bien évidemment victimes de ces mêmes défauts : en leur retirant leur capacité d'exercer leur raison, on en a fait des victimes de leur imagination et de leur sensibilité hypertrophiées. Les parallèles entre la situation des femmes et des esclaves des colonies reviennent aussi à plusieurs reprises dans la *Défense des droits de la femme* de 1792, comme dans ce passage :

> « Le sucre devra-t-il toujours être produit au prix du sang ? Est-ce qu'une moitié de l'espèce humaine, comme les pauvres esclaves africains, devra toujours se soumettre aux préjugés qui les brutalisent ?[26] »

37 On voit ici dans le même souffle que ces termes s'appliquent également aux esclaves noirs et aux femmes. Ce n'est donc que lorsqu'il y aura parfaite égalité, abolition des distinctions de rang et des hiérarchies, comme cela est tenté dans la France révolutionnaire, qu'on pourra voir une amélioration de la condition humaine.

38 Il semble qu'en fin de compte, cette question de la féminité et de la prise de parole publique pose deux problèmes, l'un qui a trait aux rapports de Macaulay et Wollstonecraft en tant qu'auteurs politiques avec les lecteurs et les critiques, le second qui a trait à leurs rapports avec elles-mêmes. Pour ce qui est des critiques, essentiellement masculins, mais aussi parfois d'autres femmes défendant une vision rétrograde de leur rôle, elles sont soit admirées parce qu'elles écrivent comme des hommes et donc louées comme étant des êtres d'exception, soit tournées en dérision parce qu'il leur manque les qualités féminines indispensables, de douceur, et

d'attachement au foyer par exemple qui devraient les caractériser... La plupart du temps, les critiques ne voient en elles que des êtres hybrides refusant de rester à leur place et ne les épargnent pas : ce sont des amazones, des viragos, des femmes laides, même des femmes aux appétits sexuels condamnables parce qu'elles essaient d'empiéter sur le territoire masculin. Ainsi, on se moque de Macaulay qui a épousé un homme qui a près de trente ans de moins qu'elle, et Wollstonecraft est traînée dans la boue pour avoir eu une fille illégitime. Elle est qualifiée de hyène en jupons par Horace Walpole. Les choses iront même en empirant après sa mort, puisque son mari, Godwin, voulant lui rendre hommage, publiera une biographie qui ternira le peu de réputation qui lui restait. On accusera Godwin, pour qui il n'y avait rien au-dessus de la vérité, d'avoir été sans cœur en révélant que sa femme avait eu une enfant en dehors du mariage. On dira de Wollstonecraft qu'elle a cédé à des appétits sexuels inavouables, qu'en mourant en couches, elle a été punie par là où elle avait péché, et sa *Défense des droits de la femme* sera considérée comme un livre sulfureux, à ne pas mettre entre toutes les mains, durant une bonne partie du dix-neuvième siècle...

39 Deuxièmement, par rapport à elles-mêmes, en attaquant les femmes, en féminisant leurs adversaires, elles finissent par s'attaquer elles-mêmes. Elles se présentent comme détachées de leur propre sexe, écrivant comme des hommes, utilisant leur raison pour analyser les événements de la Révolution, et non leur imagination ou leurs sentiments. Elles désirent laisser derrière elles leur sensibilité soi-disant typiquement féminine, et être reconnues en tant qu'auteur à part entière, mais cela implique chez elles un certain malaise : on ne peut continuellement dire que les femmes sont insignifiantes, comme le répète Wollstonecraft sans, si l'on est une femme, en souffrir soi-même, pour son image de soi. Il est vrai qu'elle veut aussi prouver par son exemple que toutes les femmes sont douées de raison. Mais sa situation est ambiguë, parce qu'elle se glorifie aussi d'être seule de son espèce, et en fin de compte elle souffre de cette image dévalorisante qu'elle a des femmes, image qui lui a été imposée par toute une culture, mais qu'elle a complètement intégrée, tout en se rendant compte qu'il s'agit d'une construction culturelle et non d'une caractéristique innée. De plus, à certains moments, la réalité rattrape Wollstonecraft, et sa sensibilité et son sentimentalisme aussi apparaissent, tout aussi bien que chez Burke, quand elle déplore à son tour les violences d'octobre 1789, comme le montrent ces deux extraits :

> « Cette foule n'était au départ constituée que par les femmes de la halle et les pires déchets de la rue, des femmes qui n'avaient abandonné les vertus féminines que pour endosser les vices de l'autre sexe. Un certain nombre d'hommes les suivaient, armés de piques, de gourdins et de haches ; mais à vrai dire, c'était un rassemblement de populace, avec toute l'ignominie qui s'attache à ce terme ; qu'il ne faut pas confondre avec la masse d'honnêtes gens qui avaient pris la Bastille[27].
> Le sanctuaire du repos, l'asile où l'on s'abrite des soucis et de la lassitude, le chaste temple de la femme – car je considère la reine uniquement en tant que femme ici – l'appartement où elle se laissait aller au sein du sommeil, s'abandonnant, oublieuse du monde, à son étreinte, venait d'être violé avec une fureur meurtrière[28]. »

40 Dans leur vie privée également, les difficultés de concilier un rôle traditionnel de mère, d'épouse, d'amante avec leur discours enflammé sur la raison et l'égalité des sexes compliquent leurs relations avec les hommes.

41 La complexité des rapports de ces femmes à leur propre écriture est donc patente. Prendre la parole publiquement implique de se cuirasser en prenant une pose virile. En même temps, elles sentent que la raison doit être considérée comme asexuée. C'est pourquoi la Révolution française, qui, par bien des aspects, a exalté la virilité, en

proclamant le primat de la raison, a pu aussi apparaître à ces premières féministes comme une libération des opprimés, et parmi ceux-ci, des femmes, donc comme un moment d'espoir qu'il fallait à tout prix défendre. La dernière œuvre de Wollstonecraft sur la Révolution montre un certain désenchantement, dû au fait que les hommes qui essaient de mettre en place une nouvelle constitution ont été élevés sous l'Ancien Régime, et sont donc mal armés pour le faire. Mais s'il y a à court terme un certain pessimisme, Wollstonecraft ne veut pas désespérer : à long terme, il y aura forcément progrès. À long terme s'installera une véritable égalité, une indépendance économique, qui ne fera pas des individus des entités isolées, mais des égaux, dépendants de façon raisonnable les uns des autres. Elle veut croire que l'humanité est en marche vers cette ère de progrès, et que la prise de la Bastille de même que la fin de la monarchie absolue, sont des jalons qui doivent mettre un terme à la tyrannie des monarques absolus, à l'esclavage, à l'oppression des femmes, et en règle générale aux maux du monde.

NOTES

1.Voir au sujet du séjour de Mary Wollstonecraft en France l'article de Serge Aberdam, « Droit de la femme et citoyenneté. Autour du séjour de Mary Wollstonecraft à Paris en 1793 » dans Jacques Guilhaumou et Raymonde Monnier (eds.), *Des notions-concepts en révolution. Autour de la liberté politique à la fin du XVIII^e^ siècle*, Collection Études révolutionnaires n°4, Société des Études robespierristes, Paris, 2003.
2.Le nom du second mari de Catharine Macaulay.
3.Janet Todd (ed.), *The Collected Letters of Mary Wollstonecraft*, Allen Lane, The Penguin Press, 2003, p. 185-186. Traduction M.O. Bernez.
4.Mary Wollstonecraft, *Défense des droits des hommes*, dans *Une Anglaise défend la Révolution française*, Paris, Éditions du CTHS, Paris, 2003, p. 44-45.
5.*Ibid*., p. 91.
6.Catharine Macaulay, *Observations on the Reflections of the Right Honorable Edmund Burke on the Revolution in France in a Letter to the Right Honorable the Earl of Stanhope*, printed for C. Dilly in the Poultry, Londres, 1790, p. 44-45. Traduction O.M. Bernez.
7.Mary Wollstonecraft, *Défense des droits des hommes*, *op. cit.,* p. 46.
8.Mary Wollstonecraft, *Défense des droits des hommes*, *op. cit.,* p. 101.
9.*Ibid*., p. 107-108.
10.*Ibid*., p. 37.
11. Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, traduction de Pierre Andler, présentation de Philippe Raynaud, Pluriel, Hachette, Paris, 1989, p. 95-96.
12.*Ibid*., p. 91.
13. Catharine Macaulay, *Observations*, *op.cit.*, p. 12-13. Traduction M.O. Bernez.
14. Mary Wollstonecraft, *Défense des droits des hommes*, *op. cit.*, p. 69-70.
15. Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, traduction de Pierre Andler, présentation de Philippe Raynaud, Pluriel, Hachette, Paris, 1989, p. 97-98.
16.*Ibid*., p. 98.

17. Mary WOLLSTONECRAFT, *Défense des droits des hommes*, *op. cit.*, p. 62-63.
18. Edmund BURKE, *Réflexions sur la Révolution de France*, *op. cit.,* p. 109.
19. Mary WOLLSTONECRAFT, *Défense des droits des hommes*, *op. cit*., p. 72-73.
20.*Ibid*., p. 91-92.
21. Catharine MACAULAY, *Observations*, *op. cit*., p. 25-26. Traduction M.O. Bernez.
22. Lettre à Ruth Barlow, Janet TODD (ed.), *The Collected Letters*, *op. cit*., p. 253. Traduction M. O. Bernez.
23. Mary WOLLSTONECRAFT, *Vision historique et morale de l'origine et des progrès de la Révolution en France*, dans *Une Anglaise défend la Révolution française*, *op. cit*., p. 214.
24.*Ibid*., p. 284-285.
25.*Ibid*., p. 450.
26. Mary WOLLSTONECRAFT, *A Vindication of the Rights of Woman*, Oxford University Press, Oxford World's, Classics, 1994, p. 225. Traduction M.O. Bernez.
27.*Ibid*., p. 399.
28.*Ibid*., p. 417-418.

RÉSUMÉS

En Angleterre, deux femmes se sont engagées très tôt dans le débat sur la Révolution française suscité par la parution des *Réflexions sur la Révolution de France* d'Edmund Burke. De tendance radicale et attachées au primat de la raison, Catharine Macaulay et Mary Wollstonecraft attaquèrent l'argumentation de Burke et défendirent les progrès que représentait la Révolution. La contribution de Mary Wollstonecraft, qui vécut d'ailleurs en France de 1792 à 1795, est particulièrement remarquable en ceci qu'elle révèle les difficultés de la prise de parole publique pour les femmes à cette époque, désireuses de montrer leur raison, mais associant toujours cette raison à une part masculine de leur être – le féminin étant considéré comme guidé par le sentimentalisme en vogue à l'époque, les passions et l'imagination.

Catharine Macaulay and Mary Wollstonecraft. Two Women and the Debate of the French Revolution in Britain. In England, two women participated very early in the debate on the French Revolution aroused by the publication of Edmund Burke's *Reflections on the Revolution in France*. Politically radical, and attached to the primacy of reason, Catharine Macaulay and Mary Wollstonecraft attacked Burke's argument and defended the progress that the Revolution represented. The contribution of Mary Wollstonecraft , who lived in France from 1792 to 1795, is particularly remarkable in the sense that it reveals the difficulties of women in this period to acquire a public voice — women always eager to display their rationality, even though they associating it with the masculine side of their personalities —the feminine element perceived as guided by sentimentality then in vogue, by passions and imagination.

INDEX

Mots-clés : Burke, Paine, whig, esclaves, sublime, dissidents

AUTEUR

MARIE-ODILE BERNEZ

Maître de conférences, Université de Bourgogne, UFR langues et communication, 2 boulevard Gabriel, 21000 Dijon, marie-odile.bernez@u-bourgogne.fr